



HAL
open science

Une économie politique prolétaire

Ludovic Frobert, Michael Drolet

► **To cite this version:**

Ludovic Frobert, Michael Drolet. Une économie politique prolétaire. Revue européenne des sciences sociales (Cahiers Vilfredo Pareto), A paraître, 62 (2), pp.76-82. hal-04791125

HAL Id: hal-04791125

<https://hal.science/hal-04791125v1>

Submitted on 20 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

« Economie politique » et « Smith (Adam) » par Jules Leroux

« Dans un petit mot fort court écrit de la campagne, Reynaud te signifia que mon article « Adam Smith » ne paraîtrait pas dans la livraison prochaine de l'Encyclopédie nouvelle ; plus, qu'il ne voulait avoir rien de commun avec un Spartacus, un brûleur de ville comme moi. »¹ Tel est le rappel que Jules Leroux fait à son aîné Pierre dans un manuscrit tardif, daté du tournant 1870. La figure de Jules Leroux signale au plus haut point la fracture qui put se faire et s'élargir, au sein même de l'Encyclopédie entre les deux grands maîtres d'œuvre, Jean Reynaud et Pierre Leroux. Pierre qualifiait Jules de « fou sublime » : à savoir un « enthousiaste » (au sens religieux du terme), différentiellement doté de la faculté du sentiment, et dès lors apte, comme l'artiste, à enjamber le présent pour apercevoir immédiatement l'avenir, l'idéal, l'utopie, d'une Humanité que caractérisent créativité et perfectibilité². Un utopiste dans le bon sens du terme, selon Pierre, dans le plus mauvais sens du terme, jugeait pour sa part Reynaud. Car, suivant ce dernier, Jules était l'un de ces nouveaux disciples de Babeuf qui surgissaient après 1835, un ennemi du possible, vantant un avenir communiste féru de matérialisme, sapant dès lors l'espoir d'une République reposant raisonnablement sur les capacités et lumières sagement éduquée et mesurées. En bref, comme le lâchera, méprisant, Reynaud, Jules était un de ces « mangeurs de soupe à la gamelle » (Reynaud 1886, p. 118) ne reculant devant aucune terreur pour établir leur monde grossier et niveleur.

Jules Leroux détonne au sein du brillant aéropage des collaborateurs de l'Encyclopédie. Il n'est ni ingénieur, ni savant, ni avocat, ni médecin. C'est un simple typographe, se revendiquant viscéralement - et jusque dans son opposition à son illustre et probablement encombrant frère Pierre -, du peuple des vrais dominés, des simples, des pauvres, des ouvriers : des souffrants. Sa voix, estime-t-il en 1848, est véritablement celle du « peuple : ceux qui souffrent, sentent et connaissent » (Leroux Jules, 1848). Et il estimera que l'expérience de cette vie de dominé qui s'achèvera en 1881 dans la communauté d'Icaria-Speranza (Californie) a nourri son œuvre, une vie-œuvre, et lui permet de renverser les poncifs d'une pensée dominante. Une pensée dominante que caractérise sa quête, concernant la modernité industrialiste et démocrate, d'un fondement rationnel aux hiérarchies et dominations que permettent les concours entre semblables ; là où l'expérience intime de la domination signale au contraire à Jules que le vrai idéal réside dans la plus pleine mutualité entre prochains, dans l'amour, au-delà de la plus pleine justice.

« C'est l'échange qui règne là où règne l'amour. C'est l'échange qui règne là où les êtres sont liés mutuellement au point d'être mutuellement les objets mêmes de leurs activités réciproque » (J. Leroux, « Smith », p. 194) : voilà l'idéal, l'utopie future qu'anticipe Jules Leroux. Cet idéal, il faut à présent le chercher non pas tant dans la philosophie – le domaine de Pierre, le domaine de la pensée élue et d'une raison toujours prompte à classer et hiérarchiser au détriment des deux autres facultés, sensation et sentiment ; Mais plutôt dans l'économie, le domaine de l'attention, de l'expérience, de la transformation : de l'échange dit Jules. Il va donc consacrer prioritairement son analyse au domaine de l'économie. Ses toutes premières contributions sont déjà remarquables : aux lendemains des Trois Glorieuses de Juillet, il fonde et rédige l'éphémère journal *L'Artisan* ou déjà il en appelle au peuple pour organiser de façon neuve la société, l'organiser à partir de l'économie et cela grâce à une création inouïe, une association prenant forme de coopérative ouvrière de production (une innovation dont Buchez fera son miel dans son journal *L'Européen* de décembre 1831). Cette idée il la reprend en 1833 dans une brochure faisant date, *Aux ouvriers typographes* alors qu'une série

¹ Papiers Jules Leroux, BnF, côte 26264, p. 297.

² Sur Jules Leroux la littérature est extrêmement mince. Voir ici Mougin (1938), Dormoy Savage (1976) et les pages que lui consacre Jean-Pierre Lacassagne (1973). Nous renvoyons également à notre contribution récente (Drolet et Frobert, 2022).

d'articles (issus de conférence) dans *Le Peuple souverain* puis la *Revue encyclopédique* lui permet de proposer une première réflexion d'ensemble sur l'économie.

C'est à ce moment que débute sa collaboration à *l'Encyclopédie nouvelle*. En importance, sa contribution le place parmi les principaux collaborateurs aux premiers volumes. S'il ne publie pas dans le volume I, il est sollicité pour des entrées probablement de « remplissage », et alimentaires pour lui, dans le volume II : (« Benoît Saint », « Bénédictins », « Bèze », « Boèce », « Boniface (Saint) », « Boniface VIII ») mais rédige aussi sa première contribution économique, « Banque ». Le volume III le voit rédiger des entrées sur des départements (« Bouches-du-Rhône », « Calvados », « Cantal », « Cher ») mais aussi une suite d'entrées économiques : « Bourse », « Capital », « Change », « Commerce », « Concurrence », « Consommation ». Cette suite est poursuivie et complétée dans les volumes IV et VIII mis presque simultanément en chantier : dans le volume IV, outre l'important article « Département »³, il propose les entrées « Emprunt », « Crédit », « Douane », « Echange » ainsi que l'article-somme « Economie politique ». A cet article, publié dans la livraison de l'été 1838 répond presque simultanément dans le volume VIII, l'autre article-somme « Smith Adam », les deux entrées composant un diptyque d'au total quelques 67 pages de *l'Encyclopédie* (sur deux colonnes) autour duquel s'agrègent les autres entrées économiques plus courtes (dont encore dans le volume VIII les entrées « Sully » et « Travail »).

Dans cet ensemble de contributions économiques articulées autour des deux très longues entrées « économie politique » et « Smith », Jules Leroux propose l'architecture incomplète ainsi qu'un ensemble de matériaux pas entièrement articulés composant une sorte d'anti-*Traité d'économie politique* : une opposition frontale au *Traité* dans la version qu'en a proposé Jean-Baptiste Say dès 1803 et que reprennent ensuite ses disciples libéraux groupés autour de la librairie Guillaumin, des premières chaires d'économie, ou bientôt du *Journal des économistes* (1841). Say, aux yeux de Jules et l'exact équivalent pour l'économie de ce qu'est Cousin pour la philosophie, un Cousin que vient d'ailleurs d'éreinter Pierre le qualifiant de « philosophe du fait et du statu quo » (Pierre Leroux, « Eclectisme », vol. IV, p. 51). Jules, qui oppose la conception de l'économie chez Aristote à celle de Say et la renouvelle en sollicitant un communisme alors en plein renouveau au tournant 1840, et sollicitant comme références Robespierre ou encore Babeuf (Maillard 1999), propose ainsi les linéaments d'une économie politique communiste, ou « communioniste ». Car il s'agira aussi de se démarquer du communisme trop spiritualiste d'un Etienne Cabet, ou trop matérialiste d'un Théodore Dézamy, en bref de créer les bases d'une communauté et non d'une collectivité. Plusieurs idées composent cette économie politique « communioniste ».

Affirmation liminaire : la science économique est apparemment la science reine du présent. Ainsi du moins le revendiquent ses servants, nouveaux experts du temps qui investissent tous les domaines du pouvoir. Et pourtant, remarque Jules, que d'erreurs, voire d'escroqueries, dans cette pseudo-science sacralisant prétendument le positif et l'expérimental. Une « science » qui se construit sur une étude étriquée du comportement humain isolé ne résumant l'individu qu'à son intérêt stricto sensu, à ce qui lui est trivialement utile, ni plus, ni moins. Une « science », sans âme, ayant rompu ses attaches avec ses disciplines sœurs, la morale et la politique. Dès lors une science qui observe, chiffre l'état présent des situations et les entérine estimant que, s'il y a des dominations et des inégalités, cela est inscrit dans l'ordre providentiel des choses. Et cela ne doit pas changer. Pure idéologie, dira ici Jules, mais qui a eu au moins le mérite d'attirer l'attention sur ce domaine longtemps considéré comme secondaire pour la haute réflexion philosophique (que prise tant son aîné, Pierre...), car trop trivialement concerné par les besoins, trop distinctement matériel, trop bassement pratique : l'économie. Mais selon Jules, cette économie, il faut la renverser, puis la remettre sur ses pieds, ainsi en découvrir la véritable valeur. Les disciples de Smith en font une science de l'échange. C'est-à-dire, fondamentalement, pour eux, une science de la séparation, de la distinction : deux individus, deux intérêts, une rencontre sporadique de leur offres/demandes respectives sur un marché, un retour immédiat chacun à soi, isolé. Jules convient que l'économie est bel et bien une science de l'échange, mais qu'il faut alors concevoir l'échange non comme séparation, mais comme relation, et relation au

³ Et très probablement l'entrée « Corrèze », non signée.

sens le plus richement concevable du terme. Soit comme un ensemble de pratiques qui transforment au plus haut point ses participants, tous ses participants, « moi » et « non moi » dans le vocabulaire de Jules (et de Pierre). Dans une formule saisissante, il contraste ainsi les deux façons de concevoir l'échange, cœur de l'économie : « La vente et l'achat suppose la société, mais ne la font pas. Deux hommes se rencontrent ; ils se vendent, ils s'achètent, se séparent : c'est là la vente, c'est là l'achat ; est-ce la société ? Au contraire, un homme échoue sur la côte, on le secourt, on lui donne : c'est un acte d'échange. Un enfant vient au monde, on le nourrit, on l'élève : c'est encore un acte d'échange. Mais il n'y a là ni vente, ni achat ; et la société cependant brille de son plus pur éclat dans ces actes d'amour et de charité » (J. Leroux, « Echange », vol. IV, p. 445). Concevoir que l'économie est fondamentalement intelligence des échanges, mais perçus comme relations – « fréquentation, conversation, société humaine », résumera même Jules en une étonnante triade (« Sully », vol. VIII, p. 540) – et non science monadique modifiée, dans le contexte d'émergence de sociétés évoluées trois problèmes capitaux :

Celui d'abord de la nature même de la société, et plus même, d'une société avancée, réalisée. Que disent ici les économistes à la suite d'Adam Smith ? Ils prétendent que la société économique, justement est une nature qui pousse, telle un arbre, sous la pression des besoins et de leur diversification. Cette pression s'exprime sur les marchés, elle conduit à la division du travail, détermine les grandes opérations et leur enchaînement (production, répartition, consommation), enfin configure les classes sociales et leurs parts inégales de richesses et de pouvoir. Pour Jules, vrai peut-être à l'origine, cette thèse spontanéiste ne tient plus aujourd'hui. Ce que manifeste le présent est une société de classes, où certains possèdent et d'autres non, certains sont dominants et d'autres dominés. Et ce sont les besoins des seuls dominants qui s'expriment et orientent toute la société dans le sens de toujours plus d'inégalités et de concentrations des pouvoirs et satisfactions pour les (quelques) uns, spoliations et souffrances pour tous les autres. Ce serait alors, juge Jules, une nature, mais paradoxale car immobile : une nature morte. Cette société de classes n'est donc pas, ou plus, un résultat naturel, mais un choix, et un choix imposé par les dominants. En clair, va affirmer Jules, fondamentalement l'économie n'est pas une nature, mais un gouvernement. Et au présent, c'est le « gouvernement des capitalistes » (« Smith », p. 186) et il se caractérise par la production de plus de pauvreté, gaspillages, prédatons que de richesse. Figer ce présent capitaliste, c'est alors très exactement méconnaître la formidable opportunité émancipatrice d'un présent que domine l'économie, mais qui doit être pour cela enfin pensée et assumée comme relation, c'est-à-dire conçue comme « progressive et vivante en sa nature » : une invitation à gouverner la maison économique, car l'économie doit bâtir une maison.

Par rapport à une calamiteuse situation présente, une ploutocratie dira Pierre Leroux, que devrait être un véritable gouvernement économique de la société, un règne satisfaisant de l'échange comme relation/transformation ? Idéalement, une société économique est une société qui a réglé, ou est en capacité de régler, la question ancestrale de la parcimonie de la nature. S'éloignant de la rareté, c'est alors pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une société qui peut faire des choix, se gouverner. Et par exemple concevoir que l'inégalité n'est pas la condition du progrès, mais qu'au contraire le progrès rend non seulement possible mais évident et encore nécessaire en raison de la variété et complémentarité des facultés humaines (la triade lerouxienne sensation-sentiment-connaissance), l'égalité de toutes et tous : congédier l'exploitation. Qu'il est possible de réfléchir raisonnablement et surtout collectivement, dans l'association, des catégories comme le besoin ou le travail. Ce n'est pas l'inégalité qui définit l'homme et la société économique avancée, mais l'égalité. Dans les faits, et au présent, la formule pour progresser en direction de cette égalité tient en deux mesures à expérimenter, et que détaillera Jules : d'une part, il faut inventer des formes sociales ou collectives, communes, de propriété. L'association coopérative dessinée par Jules dans sa brochure de 1833 en est l'une des expressions, mais plus largement encore, il faut imaginer une organisation de la production par fonctions sociales au sein d'une propriété des moyens partagée entre tous ; d'autre part assumer le fait que dans une telle organisation qui doit conduire non tant à l'abondance qu'à la suffisance – car Jules rappellera à l'inverse que dans le règne du capitalisme, « l'exploitation du règne minéral est mauvaise... Mauvaise également sont les exploitations du règne végétal, du

règne animal, du règne hominal » -, dans une telle organisation donc, la seule règle de répartition admissible est « à chacun selon ses besoins ». Le cœur de l'économie est dans le droit de toutes et tous à consommer, ce qui ne signifie pas « empiffrez-vous », mais : obtenez les moyens raisonnables (et y compris donc par rapport à ce que propose la nature) de développer vos facultés : sensations, sentiments et connaissances. Sagesse, bonheur, solidarité pour toutes et tous définissent ici la seule et vraie richesse.

Voilà donc l'économie d'une communauté : un gouvernement nouveau de tous les rapports de production et de consommation, mais aussi, au-delà, de la vie entre les individus. Un gouvernement consacrant l'égalité par la mise en commun des efforts, des ressources, et conduisant à un apprentissage nouveau des rapports humains fondés désormais sur la mutualité. C'est, explique Jules, ce que doit viser le présent à toutes les échelles qui s'offrent pour expérimenter la communauté. Et Jules pense également comme Pierre estimant que rien n'est figé, tout est ouvert et possible pour l'avenir si l'on s'engage sur ce chemin : « La vie est partout ; elle est dans les êtres, dans les phénomènes, dans les faits, et la vie a le progrès pour loi » écrit Jules (J. Leroux 1833, p. 31). Alors, à termes.... lointains sans doute... et lorsque les hommes auront expérimenté et éprouvé longtemps le gouvernement sous le règne de la communauté, peut-être qu'un dernier état s'imposera : celui d'une communauté non seulement de parfaite égalité, mais aussi de plus complète liberté, sans gouvernement aucun, une anarchie : « Il suffirait à l'individu de vivre ; et, de son besoin seul, sans direction aucune et sans gouvernement aucun, sortirait la plus grande production possible ». Jules précise là que cette anticipation « n'est pas un rêve de notre imagination » (« Smith, p. 189). Qu'une communauté ayant écarté les vieilles idoles et s'étant arrachée à l'idéologie libérale du temps peut se projeter dans un futur radicalement distinct tissé par l'entraide, la solidarité, et même l'amour. Ce que ramassera Pierre Leroux en une formule synthétique de justice, « Chacun par tous, ou tous par chacun au moyen de la science et de l'amour » (P. Leroux, 1850, p. 167).

Conclusion

Dans sa préface au *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Pierre Larousse distingue l'*Encyclopédie nouvelle* de toutes les autres tentatives encyclopédiques du temps. Il en loue « l'esprit de jeunesse et de sincérité qui ne craint pas d'agiter les problèmes *dangereux* et de chercher au-delà de l'histoire *convenue* et de la science *officielle* », même s'il en critique les scories saint-simoniennes, hiérarchie et mysticisme liées. Il est alors intéressant de noter que Larousse signale quelques cinquante-six entrées particulièrement remarquables et donc à conserver et méditer dans cette *Encyclopédie nouvelle* et que sur ce total, rien moins que six concernent le domaine économique et sont donc de la plume de Jules Leroux : *Concurrence, Consommation, Crédit, Echange, Economie politique, Adam Smith*.

BIBLIOGRAPHIE

Jules LEROUX, entrées « Economie politique », vol. IV de l'*Encyclopédie nouvelle*, p. 538-559 et « Smith (Adam) », vol. VIII, p. 167-203.

DORMOY SAVAGE N., 1976, « Jules Leroux en Icarie », *The French Review*, vol. 49, 1976, p. 1025-1040.

DROLET M. ET FROBERT L., 2022, *D'une philosophie économique barbare : Jules Leroux*, Lormont, Le Bord de l'eau.

LACASSAGNE J.-P., 1973, présentation à *Histoire d'une amitié d'après une correspondance inédite : George Sand et Pierre Leroux*, Paris, Klincksieck.

LEROUX J., 1833, « De l'économie politique », *Revue encyclopédique*, livraison avril-mai, pp. 30-80.

- LEROUX P., 1850, *Œuvres*, Paris, G. Sandré.
- MAILLARD A., 1999, *La communauté des égaux, le communisme néo-babouviste dans la France des années 1840*, Paris, Kimé.
- MOUGIN H., 1938, *Pierre Leroux*, Paris, Editions sociales internationales.
- REYNAUD J., 1886, *Correspondance familiale*, Paris, Motteroz.